



Celle-ci faisait semblant de dormir.

XXIV

A SAINT-GÉOIRS

D'après ce que l'on sait du seigneur de Saint-Géoirs, on s'imaginera facilement la surprise qu'il éprouva à la vue du chevalier de La Tourette et du froid accueil qu'il lui fit.

Les deux parents par alliance se voyaient pour la première fois.

Gaston s'empessa de s'informer de la santé de sa cousine germaine et voulut lui être présenté sur-le-champ. Ce n'était qu'en s'appuyant sur cette infortunée qu'il comptait vaincre la résistance de son mari.

En revoyant son jeune cousin qu'elle avait connu tout enfant, de douces larmes coulèrent le long des joues d'Estelle de La Tourette. Les lueurs d'un passé déjà à demi éteint dans les souffrances réveillèrent ses souvenirs et, sans doute, l'image de Julien Mirouël lui apparut en même temps.

— Ma chère cousine, lui dit Gaston, mon père a pris une grande part à votre douleur ; il me charge près de vous de l'expression de ses meilleurs sentiments et particulièrement des regrets qu'il éprouve de n'avoir pu m'accompagner à Saint-Géoirs.

— Mon oncle est bien bon, répondit la malade, remerciez-le de ma part, je vous prie. Vous savez, mon cher cousin, que ma fille Isaure nous a quittés?... Mes domestiques, quand je parle d'elle, gardent le silence et se détournent pour pleurer. M. de Chavailles me raconte une histoire monstrueuse et tout à fait invraisemblable. Si on l'en croyait, ma fille, qui est un ange, un modèle de sagesse, et qui n'est sortie du couvent que depuis un an environ, aurait fait sur les grands chemins la connaissance d'un bandit nommé Mandrin, fils d'un maréchal-ferrant de Saint-Géoirs, et malgré sa jeunesse déjà célèbre par ses crimes ; elle aurait introduit ce malfaiteur chez nous sous le nom de baron de Roquairol. Vous savez sans doute ce qui s'en suivit. Le bandit voulut voir Isaure pendant la nuit, mais M. de Chavailles avait des soupçons et veillait. Il surprit les coupables. Alors Mandrin le frappa de son couteau et prit la fuite avec sa complice...

« C'est affreux, mon cher Gaston ; malgré l'absence d'Isaure, je ne puis croire de pareilles choses !

— Et vous avez bien raison, ma chère cousine, c'est un pur roman. Rien de tout cela n'est vrai : ni la liaison d'Isaure avec Mandrin, ou le prétendu baron de Roquairol ; ni l'entrevue nocturne des deux jeunes gens et l'intervention de M. de Chavailles ; ni enfin la fuite volontaire avec Mandrin...

— Ah ! mon ami, vous me rendez la vie !... que je suis heureuse de vous entendre !... Mais vous savez donc tout ce qui s'est passé ?

— De point en point et dans ses moindres détails.

— Et de qui le tenez-vous, Gaston ?

— Des deux héros du drame qui s'accomplit ici, de Mandrin d'abord.

— C'était donc Mandrin ?... Cela est vrai ?

— C'est bien Mandrin qui se présenta chez vous sous le nom de Roquairol.

— Un bandit !... fit la dame avec effroi.

— Non, un contrebandier... en gros... quelque peu voleur, mais charmant garçon du reste.

— Vous ne plaisantez pas, mon ami ? fit la dame étonnée d'un semblable langage dans la bouche du fils d'un fermier général.

— Je vous expliquerai l'homme plus tard.

— Et l'autre héros du drame dont vous parliez ?

— Eh bien ! ma cousine Isaure.

— Quoi ! vous l'avez vue ?

— J'ai passé plusieurs jours en sa compagnie.

— Où cela ? fit la mère haletante d'émotion.

— Je vais vous le dire, mais l'aventure est tellement extraordinaire, que je vous prierai de prendre un peu de patience et de me permettre de rétablir la vérité des faits estropiée par M. de Chavailles.

Gaston raconta la rencontre d'Isaure et du sire de Roquairol, telle que nous la connaissons ; il dit que M. de Chavailles avait conçu d'injustes soupçons, et était descendu chez la jeune fille pour lui adresser des remontrances. Il s'était emporté et sa violence avait renversé un guéridon sur lequel brûlait une bougie qui s'était éteinte. Isaure effrayée avait crié à plusieurs reprises. Louis Mandrin était accouru à son secours et, voyant un homme qui fuyait dans l'ombre, l'avait

frappé de son couteau. Cet homme, M. de Chavailles, avait crié au meurtre. Les domestiques survenus avaient tout d'abord supposé ce que M. de Chavailles a imaginé. Leurs murmures, leur attitude indignée et presque menaçante avaient mis le comble à l'effroi de ma cousine, qui avait perdu connaissance. Enfin Mandrin, obligé de fuir pour échapper à une arrestation imminente et ne voulant pas laisser Isaure à la merci de gens affolés, l'enleva...sauf à lui demander où elle désirait être conduite, lorsqu'elle serait sortie de sa syncope. Ainsi l'innocence d'Isaure est incontestable et l'erreur de Mandrin ne l'est pas moins.

— Mais pourquoi et comment n'est-elle pas rentrée près de sa mère?

— Je puis vous l'expliquer également, répondit Gaston.

Et il raconta ce qui s'était passé à Rives et à Roquairol. Cette dernière partie de son récit ne fut pas la moins étonnante pour la mère d'Isaure.

Enfin il lui annonça le prochain retour de sa fille.

On pense qu'elle lui pardonna le pieux mensonge dont il s'était servi pour décider Isaure à revenir à Saint-Géoirs.

Après avoir ainsi conquis l'amitié d'Estelle de La Tourette (ce qui d'ailleurs n'était pas très difficile), Gaston alla trouver le sombre personnage dont la passion contrariée s'était changée en haine, je veux parler de M. de Chavailles.

La figure maigre et noire du bonhomme ne l'encourageait pas beaucoup; et sans soupçonner la haine qu'à cette heure cet étrange amoureux vouait à Isaure et à Mandrin, il s'attendait à rencontrer une opiniâtre résistance jointe à beaucoup de mauvaise foi.

Il résolut d'aller droit à son but et d'attaquer, comme on dit, le taureau par les cornes.

Chavailles était seul dans une petite chambre, où il recevait d'habitude ses tenanciers et réglait ses comptes, un endroit discret où l'on pouvait parler haut sans crainte. Étendu dans un fauteuil de malade, il rêvait au coin du feu, se demandant à quoi il devait la visite du fils de son beau-frère. Rien jusqu'alors ne lui avait fait pressentir les intentions matrimoniales de ce dernier, et il se berçait dans cette idée que, sans doute, le vicomte voulait savoir à quoi s'en tenir sur la conduite d'Isaure. Il avait sa fable toute prête et nous la connaissons.

Gaston entra sans cérémonie et demanda quelques instants pour un sérieux entretien.

— Mon cher chevalier, répondit Chavailles, je suis tout à votre disposition; qu'avez-vous à me dire?

— Monsieur, répondit Gaston, je suis jeune, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous et mes paroles n'auraient que bien peu de crédit, si elles n'empruntaient l'autorité de mon père dont je ne suis que le porte-paroles.

« Je viens au sujet du drame qui s'est accompli ici et des conséquences qu'il peut avoir. Nous ne pouvons être désintéressés de ces dernières.

M. de Chavailles inclina la tête en signe d'assentiment. — Gaston poursuivit :

— Mandrin, vous le savez sans doute, est en prison à Grenoble, son procès est en train.

— Je le sais, chevalier.

— Je l'ai entendu, le jour même où il fuyait de Saint-Géoirs. Nous nous sommes rencontrés à Rives. J'ai donc vu également ma cousine Isaure...

— Ah!... fit M. de Chavailles, avec une grimace pénible, comme si sa blessure se rouvrait.

— Eh bien! dans cette nuit funeste les choses ne se sont pas passées ainsi que vous le prétendez.

— Comment cela?

— M^{me} de Chavailles vient de me répéter l'explication que vous en donnez; cette explication n'est pas conforme à la vérité.

— Ah!... On vous a raconté l'aventure tout autrement? fit M. de Chavailles, dont les yeux noirs brûlaient sous leurs paupières mi-closes.

— Tout autrement, répliqua Gaston, en cherchant son regard.

— Que vous a-t-on dit?

— On m'a dit que, brûlant d'un amour criminel pour une jeune fille qui jusqu'alors vous avait cru son père, vous aviez, dans un transport passionné, osé attenter à son honneur et qu'aux cris de l'infortunée Mandrin était accouru.

— Ah! ah! ricana M. de Chavailles, on vous a dit cela, monsieur?

— En ce cas, monsieur, continua le chevalier, le coup de couteau que vous reçûtes ne serait qu'un trop juste châtement.

— C'est pour me dire cela que vous avez quitté Grenoble, monsieur le chevalier ?

— Oui, monsieur ; pour vous dire cela et bien d'autres choses encore.

— Tout aussi justes peut-être ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'attendez pas de moi que je m'abaisse à repousser de pareilles calomnies ?

— Non, monsieur. Sans avoir l'honneur de vous connaître beaucoup, je vous juge très entêté.

— Pas d'insolence, n'est-ce pas, monsieur le chevalier!... on n'insulte pas un malade.

— Faut-il que je vous répète les propos que vous avez tenus à ma jeune cousine ? C'est inutile, n'est-ce pas?... Tout ce que j'espère obtenir de vous, c'est de renoncer à la calomnie. Je m'adresserai pour cela à votre bon sens et à votre intérêt.

« Un de ces jours, vous allez être cité à comparaître. Allez-vous débiter au juge examinateur ce que vous contez à M^{me} de Chavailles et à d'autres?... Prenez garde. Vous autorisez alors M^{lle} Isaure à rendre public ce que je vous ai dit. Mandrin fera de même. Il faudra prouver que celui-ci se trouvait chez ma cousine, lorsque vous y êtes entré. Il y aura débat contradictoire.

« Donnez aux faits un enchaînement logique, ne vous coupez point ! Le public va vous entendre!... Croyez-vous que nous, nous allons vous soutenir ? Il faudra nous entendre. Nous dirons tout alors : votre mariage, la claustration de l'enfant, la mère malade, la ressemblance fatale de la mère et de la fille, l'erreur des sens, la passion allumée, couvant sous la cendre puis éclatant... Oh ! non, voyez-vous, votre système n'est pas possible, il faut l'abandonner.

« Personne ne vous saura gré, à vous père par adoption, de jeter la boue à la robe virginale de votre fille. Si vous parlez de sa liaison prétendue avec Mandrin, on vous répondra : Prouvez...

« Et où sont vos preuves?...

— Mais, fit de Chavailles d'une voix étranglée, sa fuite avec le séducteur.

— Ah ! mais à partir de ce moment il y a un témoin irrécusable en faveur d'Isaure : — c'est moi!...

« La raison de sa fuite ? Mais, monsieur, c'est votre passion, c'est

la calomnie que vous lancez contre elle!... C'est la fureur aveugle des domestiques.

« Mais au lieu de vous acharner en vain contre votre victime, de vous créer en pure perte un rôle odieux, pourquoi ne pas rester dans le rôle que vous avait tracé le devoir : celui de tuteur vigilant? Écoutez-moi et vous allez voir combien c'est simple... Le seigneur de Roquairol vous avait paru suspect et vous vous étiez alarmé des qualités séduisantes qu'il avait étalées à table. La nuit venue vous vous étiez dit que votre pupille était une ignorante et une imprudente et, dans votre sollicitude pour elle, vous étiez descendu de votre chambre dans la chambre d'Isaure.

— Mais c'est vrai, c'est ainsi! exclama de Chavailles.

— Jusque-là c'est presque toute la vérité, poursuivit Gaston, mais durant le trajet et surtout pendant votre entretien avec ma malheureuse et charmante cousine, vos dispositions se sont modifiées.

« La nuit, dans l'état de surexcitation où vous étiez, on ne s'approche pas impunément d'une belle vierge de seize ans : non, monsieur. Et vous avez ressenti l'influence secrète de ce rapprochement. Alors chez vous le sang s'alluma...

« Ah ! c'est ce qu'il ne faudra pas dire !

« Vous vous montrerez au contraire au plus beau, au plus haut de votre rôle de sermoneur. Mais les éclats de votre voix bientôt suivis de la chute d'un petit meuble, victime des mouvements de votre éloquence, puis les cris de frayeur d'Isaure, qui suivirent, troublèrent le repos de Mandrin.

« Celui-ci se demanda si quelqu'un des siens, rôdant autour de la maison, ne s'était pas avisé d'y pénétrer.

« Déjà, — on peut le dire, — il était animé des sentiments les plus tendres envers Isaure ; il prit peur, descendit à son secours.

« Il entre. La chambre est dans les ténèbres ; il entrevoit le fantôme d'un inconnu qui fuit, il le prend pour un coupable, il le frappe!...

« Et c'est ainsi, monsieur, que les choses se sont réellement passées...

« Et c'est ainsi qu'elles doivent être rapportées à la justice, afin que l'honneur de notre famille soit sauf et que la vérité triomphe!.. Vous m'avez compris. Vous allez être cité comme témoin, voilà le

langage que vous devrez tenir, si vous ne voulez être honni du public, rejeté du sein de la famille et enfin méprisé de tous.

— Puis-je donc me contredire si facilement? fit M. de Chavaillès d'une voix étouffée.

— Mais oui, vos premiers dires seront mis sur le compte de la douleur et de la colère causée par la disparition d'Isaure.

— Mais cependant... murmura Chavaillès visiblement perplexe.

— Qu'est-ce? fit Gaston avec vivacité. Voilà deux mensonges, le vôtre et le mien, l'un infâme, l'autre honnête. Choisissez.

— Mon choix est fait.

— Des deux mensonges, demanda le chevalier, lequel préférez vous ?

— Le mien.

— Et pourquoi ?

— Il est le plus près de la vérité, répondit Chavaillès, il est le plus vraisemblable et il ne me laisse pas désarmé en présence des accusations calomnieuses d'Isaure et de Mandrin.

— Vous craignez qu'ils ne vous accusent ?

— Oui.

— Et c'est pour cela que vous les accusez. Mais si je vous garantis que leurs déclarations seront conformes à la vôtre ?

Chavaillès demeura pensif, le front baissé, puis tout à coup relevant la tête :

— Quelles sont vos garanties ?

— La première c'est que je puis communiquer avec Mandrin, qui n'est plus un inconnu pour moi. Mandrin et moi nous sommes très bien ensemble.

— Et la seconde garantie ?

La question de M. de Chavaillès se perdit dans un bruit venu de la cour : les fers d'un cheval retentissant sur le pavé et les « Oh ! oh ! » de différentes personnes.

— Qu'est-ce? fit Gaston.

Dans ces villages, en hiver où la vie se ralentit avec le froid comme la sève dans les veines des arbres, le moindre incident prend les proportions d'un événement.

Mais à peine Gaston s'était-il demandé ce qu'il y avait de nouveau, des pas lourds et pressés se firent entendre dans le corridor,

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.